

# Questionner les pauvres

Guillermo Kozlowski  
CFS asbl

*Recueillir l'avis des autres est devenu une pratique courante, souvent présenté comme une démarche innovatrice, démocratique, participative. Il y a pourtant une histoire de cette volonté de comprendre l'autre, de se mettre à sa place. Une histoire, forgée dans la colonisation et dans la volonté de domestiquer les pauvres des villes, qui aide peut-être à comprendre un peu ce dont il est question. Regarder ce qu'on nous veut, et surtout être moins passif, dans un monde où il faut se raconter.*



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, "Questionner les pauvres", CFS asbl, 2018  
URL : [http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/questionner\\_les\\_pauvres.pdf](http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/questionner_les_pauvres.pdf)

Contact : [guillermo.kozlowski@cfsasbl.be](mailto:guillermo.kozlowski@cfsasbl.be)  
Toutes les publications sur <http://ep.cfsasbl.be> (rubrique analyses/études)

Avec le soutien de :



# Questionner les pauvres

Guillermo Kozlowski  
CFS asbl

*Recueillir l'avis des autres est devenu une pratique courante, souvent présenté comme une démarche innovatrice, démocratique, participative. Il y a pourtant une histoire de cette volonté de comprendre l'autre, de se mettre à sa place. Une histoire, forgée dans la colonisation et dans la volonté de domestiquer les pauvres des villes, qui aide peut-être à comprendre un peu ce dont il est question. Regarder ce qu'on nous veut, et surtout être moins passif, dans un monde où il faut se raconter.*

Depuis quelque temps il est question de participation, de faire participer tout le monde, sans que ce soit très clair qui est tout le monde, ni pourquoi c'est bien de participer. Sans qu'il soit évident non plus pourquoi tant de générosité, pourquoi demander l'avis des perdants à tout va, alors que le rapport de forces leur est de plus en plus défavorable.

Lorsque des entreprises privées demandent l'avis des gens, lorsqu'elles leur proposent différents moyens de s'exprimer (notamment différents réseaux sociaux), lorsqu'elles récoltent des données pour améliorer « l'expérience client », ces entreprises rentabilisent les données. Cela leur permet d'une part d'imaginer comment chacun d'entre nous aimerait acheter une lessive qui lave plus blanc que blanc. Et, d'autre part, de fabriquer des comportements : dans la participation elle-même, dans la manière de parler, dans les questions que les gens acceptent de se poser, dans la manière d'évaluer, se fabrique un certain mode d'être au monde, celui de ceux qui posent les questions.

Dans le secteur public, associatif, militant, la question paraît plus compliquée. Quand une institution demande l'avis d'une population pour

aménager un quartier, quand une association tente de faire participer des jeunes, quand un bailleur social enquête auprès de ses locataires... cela est présenté en général comme un développement de la démocratie. Comme une nouveauté qui va vers plus de justice sociale et d'équité. Pour comprendre un peu mieux cette question, il faut peut-être regarder les choses dans une autre temporalité, plus longue.

Il me semble important, dans le cadre d'un travail d'analyse, de regarder l'historique de cette nouveauté. Non pas affirmer que tout existe déjà depuis toujours, mais néanmoins comprendre les choses dans un certain mouvement.

Ce travail de contextualisation historique sera en quelque sorte double. D'une part esquisser comment à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle se mettent en place toute une série de dispositifs visant à questionner les pauvres, notamment les travaux du Baron De Gérando. Mais aussi retrouver une analyse de cette manière de questionner les pauvres et son évolution, éditée dans les années 1970 Car il me semble important de réactualiser ce savoir. Pas simplement rappeler qu'un questionnement existait déjà, mais l'utiliser.

## Naissance du travail social

Vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle apparaissent, en Europe notamment, toute une série de métiers nouveaux que nous pouvons regrouper sous le nom de « travail social » : assistants sociaux, éducateurs spécialisés, animateurs...

Le rôle joué par ces personnages n'est pas complètement nouveau. Ils reprendront en partie les prérogatives, officielles ou officieuses, des instituteurs et des curés. Mais là où ceux-ci s'occupaient des problèmes généralement économiques ou moraux des gens du village, ou du quartier, il sera désormais question de mettre en place des spécialistes de la question sociale. Non plus palier de manière souvent empirique les difficultés rencontrées sur place, mais chercher à produire une action efficace sur une population, porter quelque chose qui n'existait pas auparavant : une politique sociale.

Cette préoccupation ne naît pas par hasard, à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, gérer la population est devenu un enjeu majeur. En effet, le mode de production industriel nécessite une main-d'œuvre très nombreuse et adaptée. D'autant plus que la concurrence internationale exige en permanence d'accroître la compétitivité. Pour être compétitif dans ce mode de production il faut discipliner massivement les classes populaires, faire en sorte qu'elles acceptent un travail répétitif ; la scolarisation obligatoire aura un rôle important dans cette démarche. Il faut fixer les ouvriers compétents, notamment à travers des dispositifs d'aide familiale, d'aide au logement, d'endettement (qui justifient aussi le contrôle). Il faut réduire les habitants d'un logement, si possible, seulement une famille composée des parents et des enfants, ceci oblige plus de gens à travailler pour tenir chacun son logement, et permet aussi de contrôler plus facilement l'éducation des enfants. Couper les classes populaires de toute pratique illégale, généralisation de l'emprisonnement pour toutes les infractions courantes dans les milieux populaires, accroissement exponentiel du contrôle policier, judiciarisation de toute infraction... du coup les priver de ressources supplémentaires que cela pouvait générer. Les travailleurs sociaux seront

présents à tous ces niveaux, ils devront évaluer si accusés ou condamnés (notamment lorsqu'il s'agit de mineurs) sont aptes à une réintégration sociale, et le cas échéant les accompagner.

Les professionnels du social vont être des outils importants pour mener à bien ces tâches et bien d'autres. Non plus trouver des couvertures pour les pauvres de la paroisse, ou donner des conseils sur l'hygiène à ceux qui fréquentent l'école, mais s'occuper d'un nouvel objet social : la population. Dit autrement, à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle il est question d'inventer une politique qui améliore la qualité de la main-d'œuvre dans un territoire, cette nouvelle politique comporte de nouveaux acteurs.

L'objet du travail social sera donc une population qui existe dans toute une série d'indicateurs abstraits, objectivables, souvent des statistiques, étudiée par comparaison avec d'autres populations. On appréhende une population à travers le nombre d'individus qui la composent, la pyramide des âges, des statistiques sur l'éducation, la mortalité, les revenus, les maladies, le logement, etc. On évalue la réussite de ces politiques par rapport à d'autres populations, semblables et donc concurrentes. Au regard de ces approches « froides », professionnelles, avec un point de vue « top down », il peut sembler que la rencontre directe soit en quelque sorte en opposition. Mais, il ne faut pas oublier que c'est une politique pratique, elle n'est efficace que si elle constitue une prise directe sur les individus. Demander aux gens de parler, intégrer une démarche « bottom up », peut paraître contester cette vision gestionnaire, étatique. Pourtant il est indispensable de questionner les gens, on ne peut modifier les comportements des gens s'ils ne répondent pas. Mais reprenons l'enquête au XIX<sup>ème</sup> siècle, avec un auteur qui est à la charnière de la nouvelle et de l'ancienne problématique vis-à-vis des pauvres.

## La préhistoire

Dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle il est question de comprendre les pauvres urbains, de connaître leurs modes de vie, leurs habitudes, leurs histoires. Cette curiosité, qui existe depuis le début

de la colonisation de l'Amérique (trois siècles plus tôt), dans les récits des colons à propos des indigènes, est en quelque sorte tournée maintenant vers les sauvages locaux. Le lien n'est pas anecdotique, là il s'agissait alors de comprendre la « nature humaine », d'établir quelle est la nature de l'autre, vis à vis des pauvres locaux, nous le verrons, la question sera semblable, il s'agira aussi de connaître leur vraie nature.

Un exemple significatif: après avoir rédigé en 1800 *Considération sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, un étrange catalogue de questions à poser à l'usage des explorateurs et colonisateurs, dont l'objectif est de connaître les peuples sauvages, et la clé de voûte est d'arriver à se mettre à la place du sauvage. « Le premier moyen pour bien connaître les Sauvages, est de devenir en quelque sorte comme l'un d'entre eux »<sup>1</sup>. Le Baron Gérando va rédiger en 1824 *Le Visiteur du pauvre*<sup>2</sup>. Cet ouvrage a pour objectif de convaincre de l'importance et de l'intérêt de rendre visite aux pauvres, mais c'est surtout un manuel. Il tente d'expliquer comment s'y prendre pour rendre visite aux pauvres et les aider. La question centrale étant pour lui de mieux comprendre, savoir vraiment qui est le pauvre, pour mieux l'aider. Sans rentrer dans les détails, il faut souligner que Gérando n'est ni un imbécile, ni un réactionnaire, plutôt progressiste, il est loin d'incarner une caricature de l'époque, il est plutôt un homme des *Lumières*. Il est par ailleurs considéré comme un précurseur de l'anthropologie moderne.

Regardons la structure du raisonnement Gérando avec ses propres termes :

*« L'erreur qui confond la fausse indigence avec la véritable, il faut l'avouer, presque universelle, n'a pas seulement pour résultat de faire détourner, évanouir en pure perte une portion du trésor*

1 GERANDO, Joseph-Marie. *Considération sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, 1800. Le texte est disponible en ligne sur le site de la BNF, p12.

2 GERANDO, Joseph-Marie. *Le Visiteur du pauvre*, 1824. Réédition : Jean-Michel Place, Paris, 1989. Le texte intégral est disponible en ligne sur le site de la BNF: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k22465j.pdf>.

*religieux qu'avait créé la bienfaisance, déperdition telle, que certainement les aumônes mal employées compléteraient les soulagements nécessaires aux besoins réels, si elles étaient ramenées dans des canaux destinés à les secourir. Cette confusion a des effets bien plus funestes encore ; elle fait naître l'hésitation, par le doute, dans l'âme de ceux qui sont appelés à soulager... »<sup>3</sup>.*

Gérando commence par souligner un problème d'efficacité, il faut noter que sa démarche est, dès le départ, envisagée comme un préalable pour agir sur les pauvres. Il étaye concrètement le problème un peu plus loin, avec des chiffres précis. Gérando rapporte qu'avec l'instauration de visites à domicile, réalisées par des *dames patronnesses* et des commissaires *chargés de la visite de pauvres*, le nombre de ménages secourus à Paris est passé de 52524 à 27762 et celui des individus pris en charge est passé de 102806 à 54371 entre 1816 et 1822. La nouvelle démarche avait permis de radier environ la moitié des allocataires en quatre ans. Pourtant, pour Gérando ce problème d'efficacité n'est pas aussi simple à résoudre qu'il pourrait sembler, rendre visite aux pauvres n'est pas suffisant pour saisir qui est vraiment la personne que l'on a en face. Question d'autant plus importante que Gérando ne croit pas que l'aumône soit une solution universelle, d'après lui il faut d'abord établir quels sont les vrais besoins des pauvres. Pour le dire avec des termes anachroniques, il pense déjà en termes de politique sociale.

*« Votre main est ouverte ; peu importe ; ce sont vos yeux qu'il faut ouvrir. On vous trompe ; vous l'avez voulu.*

*Ayez égard à l'âge, au sexe ; examinez l'état de la santé, celui des forces...*

*–“C'est un vieillard, un enfant en bas âge ; ceux-ci ne m'abuseront pas !”*

*–Mais leur famille ne peut pas les nourrir ? N'aurait-elle point honteusement spéculé sur l'avilissement auquel elle condamne les cheveux blancs de l'un, l'innocence de l'autre  
Ah, prenez-garde de devenir à votre insu*

3 GERANDO, Joseph-Marie. *Le visiteur du pauvre*, op cit, p 15.

*complice de cette conspiration qui brise les liens de la nature.*

–*“C’est une mère entourée d’enfants en bas âge !”*

–*Lui appartiennent-ils, ne les a-t-elle pas empruntés, dérobés, peut-être à la mère véritable ?*

–*“C’est un infirme !”*

–*L’infirmité est-elle réelle ?*

–*“Que croire donc ?”*

–*Encore un coup, ce n’est ni dans votre antichambre, ni au milieu de la rue, que vous pourriez rien voir, rien connaître ! Venez, montez dans ce réduit ignoré ! Quel spectacle ! On s’étonne à votre présence ! On rougit ! On voudrait vous dérober le spectacle qui se découvre à vous ! »<sup>4</sup>.*

Le regard naïf, spontané, n’est pas adapté à la tâche, il n’y a pas de place pour l’amateurisme. Lorsqu’il s’agit d’obtenir des résultats, il faut transformer la charité en philanthropie, plus tard en politique sociale, c’est-à-dire agir en fonction d’un objectif, d’un projet, savoir ce qu’on veut faire des pauvres, où on veut les amener. Pour cela il faut produire un savoir technique sur la *nature humaine*, il s’agit de trouver quelle est la véritable nature de telle ou telle personne.

Il faut savoir amener les lumières dans les réduits sombres, apprendre à déceler le vrai du faux, voir ce qu’on veut vous dérober. On le voit dans la manière dont se déroule la scène, modeler la nature du pauvre est une question bien plus importante que le budget de l’aide sociale. L’indignation du visiteur n’est pas orientée vers la perte d’argent, elle vise surtout le fait d’avoir été trompé, et de s’être trompé sur la nature du pauvre. Dit avec les termes d’aujourd’hui, il semblerait que la question est d’extirper la compétence « tromper » des pauvres qui la possèdent. Économiser l’argent de l’aide sociale, ou de la charité individuelle, justifie toutes ces questions. Mais l’efficacité des questions dépasse largement la détection d’une fraude éventuelle.

Quelques pages plus loin Gérando précise sa

réflexion avec un exemple. Un philanthrope achète un médicament pour un pauvre puis... « *Vous entrez ; vous le cherchez ; vous fouillez dans un coin du grenier ; le remède a disparu ; vous trouvez à la place les apprêts d’un repas : c’était un jeu bien joué ! Quelle sera la confusion du malade prétendu ! Quelle est votre indignation ! Votre indignation... Il fallait savoir observer ; un regard, un geste eussent trahi le secret qu’on vous dérobait. Il fallait découvrir depuis combien de temps ces gens étaient dans la maison ; où ils habitaient auparavant ; pourquoi l’avaient-ils quittée ; quelle réputation ils avaient laissé ; quand et comment le malade avait-il été atteint de la maladie ; il fallait savoir mille choses, connaître presque la vie entière »<sup>5</sup>.*

C’est ce regard qui rend transparent qu’il faut fabriquer. Connaître la vie entière si possible, aller sur place, prendre en compte le contexte, revenir le plus souvent possible, découvrir les secrets qu’on tente de vous dérober. Il faut connaître toute la vie du pauvre, parce que c’est justement sa manière de vivre qu’il s’agit de maîtriser.

Et, pour connaître la vie entière, pour évaluer, pour comprendre, pour ne pas avoir un regard naïf il faut prendre en compte non seulement ce qu’on voit, mais aussi la relation entre l’observateur et l’observé, la vision du monde de celui qui est interrogé, sa manière de vivre, ses représentations, ses valeurs. Il faut savoir : il vous trompe, il se dérobe, il rougit ? Tout cela aussi devrait être transparent.

Du point de vue du pauvre le prix de la philanthropie est la vérité. Non pas la vérité de tel ou tel fait, mais la transparence sur sa manière d’être au monde, adopter la transparence comme mode de vie. Entendre en permanence dans sa tête les questions du *visiteur*, accepter de répondre chez soi, intégrer la logique qui les sous-tend... Il y a un corollaire évident, mais rarement mis en avant, il s’agit d’un échange, chacun obtient quelque chose : du point de vue du riche le prix de la vérité est l’aide sociale. Cela permet de poser les questions, de décider quelles

4 GERANDO, Joseph-Marie. *Le visiteur du pauvre*, op cit, p 18

5 GERANDO, Joseph-Marie. *Le visiteur du pauvre*, op cit, p 21.

sont les questions importantes dans la vie, de fabriquer les acteurs légitimes. Au jeu de l'échange il est rare que les riches soient perdants...

Ils sont d'autant plus gagnants que l'échange qu'ils constituent n'est pas ponctuel, mais tend à constituer un mode de rapport social permanent. C'est l'analyse de Robert Castel, précisément à la lecture de Dégerando : « le service octroyé doit être un outil de relèvement moral, et en même temps doit instituer un rapport permanent entre les protagonistes de l'échange (...) certes cette relation est inégale, mais c'est ce qui fait tout son intérêt. Le bienfaiteur est un modèle de sociabilité. »<sup>6</sup> D'où sa conclusion : « Le rapport de tutelle établit un lien dans et par la dépendance »<sup>7</sup>.

## L'histoire

Les visiteurs du pauvre auxquels Gérando s'adresse en 1824 ne sont pas des salariés, mais des nobles ou des bourgeois philanthropes. Il songe particulièrement aux femmes<sup>8</sup> de la haute société pour remplir ce rôle. Néanmoins, comme le souligne Jacques Donzelot dans les années 1970, sa manière d'interroger les pauvres correspond déjà au monde de l'assurance sociale qui se mettra en place au XX<sup>ème</sup> siècle. « Gérando rêvait d'introduire une technique nouvelle au service d'une forme ancienne de tutelle. Il innovait dans la méthode d'observation des pauvres, qui pénètre l'intérieur de l'économie domestique au lieu de s'en tenir aux "signes extérieurs de pauvreté", dans le chantage à l'économie (contrôlez vos besoins si vous voulez pas être contrôlez en leur nom). Mais Gérando n'imaginait d'autres "visiteurs du pauvre" que les riches bien intentionnés et plus particulièrement leurs épouses, auxquelles la pratique de la bienfaisance pourrait redonner du tonus, éviter le confinement conjugal (...) C'est d'ailleurs bien ainsi qu'ont fonctionné les choses pendant la plus grande partie du XIX<sup>ème</sup> siècle. A la fin du siècle, la prééminence organisationnelle passe du privé au public. Protégée financièrement

par l'organisation de l'assistance, abritée politiquement par l'écran de procédures administratives, relayée sur le terrain par des techniciens rémunérés, la philanthropie entame une nouvelle phase de sa carrière, moins spectaculaire mais plus sereine, puisque logée à présent dans le corps de l'État. La technologie d'enquête sur les familles pauvres mise au point par Gérando, peut alors devenir une formule extensive d'un contrôle social dont les agents seront mandatés par des instances collectives et prendront appui sur le réseau administratif et disciplinaire de l'État »<sup>9</sup>.

La pratique des visites, le mode de questionnement, la volonté de comprendre le langage de l'autre, non seulement ne sont pas en contradiction avec la volonté de gérer une population, mais au contraire sont un élément moteur de la transformation de la philanthropie en politique sociale. C'est parce que toutes ces questions sont pensées, posées, intégrées par les premiers concernés, qu'il est en partie possible de fabriquer cet objet nouveau qu'est la population. Il faut que tous les indicateurs qui permettent de fabriquer cet objet : la population, puissent être constitués. Dans la volonté de Gérando de tout connaître de la vie du pauvre il faut voir que désormais la vie, chaque élément de la vie de ces pauvres a une importance. S'il est malade, combien d'enfants dans une famille, comment on les éduque, qui habite dans un logement... La première raison étant sans doute le fait de convaincre les pauvres eux-mêmes, que chaque détail de leur vie doit être réfléchi, qu'aucune décision ne doit être prise à la légère, qu'il faudrait écouter les conseils des travailleurs sociaux, des médecins, des psys, avant d'agir, que c'est leur mode de savoir qui est légitime et efficace. Et c'est bien cela qu'il s'agira d'évaluer : est-ce que le pauvre suit les conseils du philanthrope? Plus tard ceux du travailleur social. Est-ce qu'il adopte leur logique? En même temps qu'est constitué un savoir sur toutes ces questions, se fabriquent les outils pour avoir une prise sur eux. C'est tout ce rapport qui se joue dans la démarche de savoir vraiment qui est quelqu'un.

6 CASTEL, Robert. Métamorphoses de la question sociale, Fayard, 1995, p 248.

7 CASTEL, Robert. Métamorphoses de la question sociale, Fayard, 1995, p 248.

8 Un article spécifique sur la place des femmes dans la nouvelle manière de questionner les pauvres est en préparation pour 2019.

9 DONZELOT, Jacques. La police des familles, éditions de Minuit, 1977, p 115.

Dans les rapports coloniaux cette question était plus pressante, il fallait que les indigènes intègrent un minimum les problématiques des colonisateurs, leur rapport au monde, les différences qui structurent leur pensée, pour pouvoir être colonisés. Les colons, à commencer par Christophe Colomb lui-même, ne cessent de se demander ce qu'ils ont en commun avec les indigènes, c'est souvent présenté comme quelque chose de généreux, mais en réalité les éléments qu'ils vont postuler comme communs vont être indispensables pour fabriquer une prise sur les indiens. Avec les classes populaires de leurs propres pays il y a déjà des modalités de domination. Mais peu à peu se met en place un mode de domination qui postule de se comprendre, de parler la même langue, plutôt que de mettre en scène des différences. Gérando est au point d'inflexion, il postule une différence de classes insécable, c'est par là qu'il est un homme du passé, et en même temps sa méthode l'amène vers autre chose. « Il est une condition préliminaire et indispensable pour travailler à l'amélioration du pauvre, et même pour diriger utilement les secours qu'on lui destine : c'est d'obtenir sa confiance (...) La confiance comme l'amitié, suppose une certaine égalité ; elle suppose le retour, ou du moins la possibilité du retour. Il faut, pour se confier être certain d'être compris ; il faut donc parler le même langage ; être soumis aux mêmes impressions, être placé dans le même point de vue. »<sup>10</sup>. C'est peut-être de cette manière qu'on a fabriqué cette chose étrange : la *nature humaine*. Étrange idée, capable de justifier toutes les dominations, au nom de la nature des dominés, que seuls les dominants sont à même de comprendre...

## Au-delà du théâtre

Nous avons regardé les continuités, comment ce que Gérando apporte passe dans le politique sociale. Mais il y a un autre versant tout aussi important, interroger le négatif de la photo, ce qui n'est pas repris, ce qui au contraire paraît inacceptable. Ici, ce qui paraît suranné, non professionnel, c'est bien entendu la théâtralisation de la rencontre. Le rôle joué par le visiteur, sa

<sup>10</sup> GERANDO, Joseph-Marie. *Le visiteur du pauvre*, op cit, p 135.

présence, trop présente en quelque sorte ; le riche qui s'émeut ou s'indigne. Le récit, on peut même parler de la fiction produite autour de ces rencontres, toutes ces confrontations décrites ou imaginées par Gérando sont la partie un peu indéfendable de son travail. Elles dégagent un sentiment de malaise, les choses ne devraient pas se passer comme ça. Et, de fait, à partir du XX<sup>ème</sup> siècle, l'aide sociale ne sera plus envisagée comme un moment de rapport entre deux classes. Le philanthrope affirme ses valeurs morales, le travailleur social devra disparaître derrière la politique sociale.

Dans la vision de Gérando celui qui est en face de lui peut encore décider, il peut tenter de tromper, de mystifier le riche. Le riche peut passer pour un imbécile, on peut très bien imaginer la scène avec Louis de Funès dans le rôle du philanthrope... Certes le riche philanthrope agit au nom du bien, mais c'est tout de même évident qu'il s'agit du bien qu'il l'entend lui. Il veut comprendre les pauvres, mais il y a néanmoins une différence qu'il ne peut supprimer : ce dont il parle c'est la vérité des pauvres tel qu'un riche la conçoit. Cela reste du théâtre dans ce sens qu'il y a deux personnages au moins, et qu'il est question de leurs interactions. Un théâtre dangereux parce qu'il est question de rapports de classe.

Dans les enquêtes des travailleurs sociaux il sera question d'objectivité, il n'est plus question d'interaction, ce qui ne veut pas dire qu'elle disparaisse. Toute interaction apparaît comme un dysfonctionnement, celui qui interpelle le travailleur social pose problème, il n'a pas totalement intégré la logique.

Ce n'est plus du théâtre, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'on soit sorti de la fiction, d'imaginaire social c'est plutôt d'un certain type de roman qu'il est question par la suite. De rentrer dans la subjectivité de quelqu'un, mais d'un point de vue omniscient.

Dans la question de la participation telle qu'elle se pose aujourd'hui il y a quelque chose d'un peu différent, apporter la parole du premier concerné. On peut remarquer, ce n'est pas sans intérêt, que ce changement d'approche semble aussi venir d'abord du regard sur les peuples du tiers monde,

en particulier du regard sur les peuples les plus éloignés de la modernité occidentale. En effet le problème de savoir, qui parle ? À qui il parle ? Où ? Dans quelle langue ? Semble se poser d'abord dans l'anthropologie, avant de passer dans la sociologie.

Quoi qu'il en soit, la manière de déterminer qui est l'autre, quelle est sa véritable nature, va encore une fois se métamorphoser. Il n'y pas une opposition frontale. Avec la participation il est toujours question de savoir quelle est la véritable nature des premiers concernés. Certes ceux-ci ont la parole, mais dans un monde où produire un récit sur soi-même, se raconter, acquérir la compétence « prendre la parole en public » est une exigence.

La participation, comme la philanthropie, est aussi un échange. La question n'est plus tellement de produire une main-d'œuvre disciplinée pour le travail en usine. En grande partie parce que cette discipline a été largement acquise. Produire des

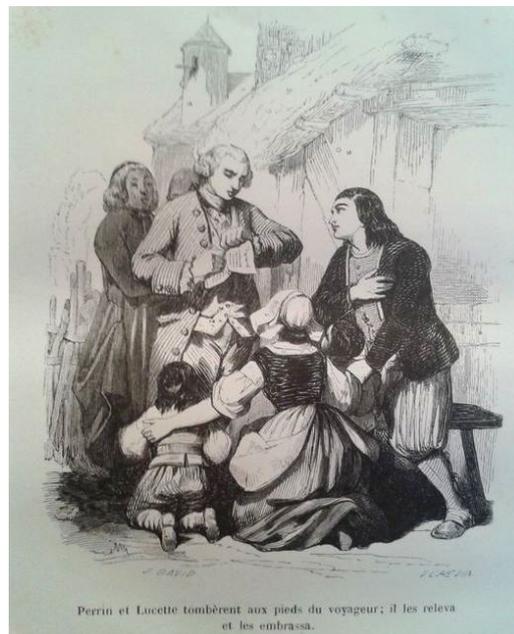
données sur soi permet d'établir un contrôle, une évaluation, un profilage. Ça correspond à un monde dans lequel on demande à chacun d'écrire son propre projet, où on nous exige de raconter comment on se projette dans le marché. Et du coup de penser sa vie de cette manière. Il y a une manière de raconter soi-même sa propre histoire qui vient des expériences féministes, décoloniales, de l'antipsychiatrie, etc. Mais, la participation telle qu'elle est largement pratiquée dans le travail social aujourd'hui vient plutôt des réformes liées à l'implémentation de l'État social actif dans les années 2000, c'est-à-dire de l'adaptation des politiques sociales au néolibéralisme.

La différence entre les deux est notamment le fait que dans les premières il s'agit non seulement de raconter sa vérité, mais d'établir soi-même les critères de vérité de ce qu'on raconte. Dans l'autre les discours racontés sont solubles, évaluables ailleurs.

Guillermo Kozlowski

contact : guillermo.kozlowski@cfsasbl.be

Toutes les publications sur <http://ep.cfsasbl.be> (rubrique analyses/études)



Perrin et Lucette tombèrent aux pieds du voyageur; il les releva et les embrassa.

Delessert benjamin et M Le Baron de Gérando – La Morale en action ou les bons exemples – 1842